

Mise en ligne : 20 mars 2014.  
Dernière modification : 6 septembre 2023.  
[www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

# CASABLANCA

## LE DÉVELOPPEMENT PRODIGIEUX D'UNE VILLE EN PLEINE FIÈVRE DE CROISSANCE (*Réalités*, juin 1953)

CASABLANCA, c'est un monstre (pardon Casablançais). Un monstre, et qui grossit toutes les minutes — un monstre à l'âge ingrat.

C'est déjà vrai au physique. Casablanca grandit à telle allure que les repères administratifs inventés par la civilisation n'ont pas le temps de suivre : dans les rues, il est constant que le n° 39, par exemple, précède immédiatement le 117, si même il ne le suit. Les maisons poussent plus vite que les plaques chiffrées. Sur ce plan, Casa est la deuxième ville du monde (disent fièrement les architectes municipaux). Pour 1952, les capitaux investis en construction frisent 21 milliards (dont près de six en immeubles de rapport, trois et demi en villas, autant en bâtiments industriels ou commerciaux, près de trois en services administratifs et un peu plus de deux en constructions marocaines ; sans parler de 2 milliards pour les agrandissements). Construit qui peut, où il peut (ici aussi la crise du logement règne, sans même parler des 40.000 logements qui manquent pour les Marocains). On voit partout de petites villas ultramodernes d'un blanc chirurgical surgir entre deux lots de vieilles baraques minables, ou des casiers à bouteilles de dix-sept étages trônant dans un terrain vague en plein quartier populaire. Gravats, échafaudages et trottoirs défoncés font l'unité de cette ville qui, par ailleurs, n'en a guère, avec ses quartiers bien individualisés, noyés dans une mer de disparates...

Le quartier Lyautey (les arcatures crème ou blanches de ses palais administratifs, et leurs toits de tuiles vernissées vertes, ses belles avenues à palmes, ses beaux parcs éclaboussés de fleurs éclatantes, le boulevard Moulay-Youssef qui est un grand tunnel de feuillages légers, ronds, entre des troncs gris clair). La vieille Medina (le vacarme criard de ses ruelles étroites et montantes, grouillant d'une foule si dense qu'à peine y peut-on avancer ; ses haillonneux accroupis derrière leurs genoux le long des murs ; ses femmes qui ne sont qu'un regard marron et un tatouage bleu vert entre les plis raides du capuchon de la djellaba et le foulard de mousseline attaché sur la figure, comme une barbe violine ou noire pendant de dessous les yeux ; ses Arabes, à bonnets bigarrés, à turbans ; ses Juifs à longue robe, à longue barbe et à calotte noire qui ressemblent à saint Pierre dans les primitifs allemands ; ses marchands d'eau qui annoncent leur marchandise en secouant des clochettes de cuivre, et la transportent, courbés de biais, dans une outre aux poils noirâtres et gluants, accrochée en bandoulière). Le « centre » (ses restaurants, ses cafés, ses boutiques, sa laideur vulgaire, constante, omniprésente — une seule jolie devanture dans Casa, celle où l'on voit de ravissantes broderies très légèrement occidentalisées exécutées par des ouvrières musulmanes — ses bureaux d'affaires aux mesquines entrées revêtues de marbre gris, noir ou café-crème, horribles, où de petites Juives à grands cils rêvent de devenir un jour cet oiseau rare : une parfaite secrétaire de direction à 35.000 francs par mois). Le quartier commerçant marocain, gris, bas, uniforme. Aïn-Chok et la nouvelle Medina (petites villes mauresques d'un blanc de neige, carrées, reconstruites par nous [*sic*] sur des plans anciens autour de ruelles minuscules découpées entre des murs aveugles, arabisme de synthèse, mais joli). Anfa, le secteur résidentiel de luxe sur la colline, avec sa beauté bourgeoise, à base de petites villas et de fleurs dans de grandes palmes. Les Roches-Noires, faubourg industriel, gris, vaste, nu. Pour tout dire, à Casa, il y a de tout.

Économiquement aussi, du reste. Bien entendu, Casa est d'abord un port — le troisième port français. Disons-le en trois mots — ou plutôt en trois chiffres : en 1952, il y est entré un peu plus de 4.000 navires, pour une jauge nette de 6.651.141 tonneaux, 2.578.025 tonnes de marchandises, et 42.490 passagers (non compris les enfants de moins de quinze ans et les troupes). Essence, pétrole, mazout et hydrocarbures en général représentent évidemment les importations les plus massives (739.350 tonnes), le charbon ne comptant que pour 92.698 tonnes. À l'exportation, le poste principal est non moins évidemment celui des phosphates (2.946.547 tonnes) ; après quoi viennent les minerais (879.942 tonnes), les céréales (300.000 tonnes) et les agrumes (à peu près 140.000).

Autour de Casa, la production des céréales et des agrumes a deux marraines : les Chambres d'agriculture française et marocaine. La française est présidée par M. Mazerolle. Installé dans le bled depuis trente-cinq ans, M. Mazerolle est un homme massif et fruste, ayant son franc-parler et visiblement un peu âpre, constamment à Rabat ou à Paris parce qu'en bagarre constante avec Paris et Rabat, pour ce que les pouvoirs publics se préoccupent de la vie chère, laquelle lui paraît, à lui, mythique. M. Mazerolle est certainement un travailleur. Ce n'est certainement pas un tendre. Il y en a beaucoup comme lui dans le vieux Maroc. Son pendant marocain s'appelle Si Mohammed Berrechid — un jeune fellah de vieille famille Maghzen, avec un tarbouch rouge foncé, une djellaba de fin tissu blanc et un regard huilé d'astuce — ou de désir d'astuce. Tout comme M. Mazerolle, Si Mohammed a pour objectif n° 1 l'élévation du prix du blé (actuellement à 3.300 francs) ; tout comme M. Mazerolle et non moins visiblement, il n'aime pas beaucoup parler salaires agricoles (en général, la main-d'œuvre est encore moins payée chez les « patrons » marocains que chez les Français) ; et tout comme M. Mazerolle, il siège au Conseil du Gouvernement, avec plusieurs membres de sa Chambre, laquelle représente environ 2.500.000 quintaux de céréales par an.

À Casa, quand on pense céréales et agrumes, plusieurs noms montent aux lèvres tout de suite ; la [Compagnie Continentale](#), [Bunge\\*](#), les [Frères Braunschvig](#) [depuis 1875 environ] mais surtout : la Compagnie marocaine. La Compagnie marocaine est la plus vieille affaire de Casa, et l'un des principaux piliers de sa fortune. Fondée en 1902 par les Schneider, elle fait essentiellement le commerce des produits agricoles, des sucres, des vins, des huiles, du thé, importe des machines agricoles, des aciers, des tôles, des carreaux de faïence, exporte des conserves, du plâtre, du gypse ; elle possède d'immenses domaines [11.600 ha], dont celui de Sidi-Larbi.

Sphère économique n° 1 de Casablanca et [sphère d'influence israélite](#), le négoce des céréales connaît une concurrence intense — au point d'ailleurs que presque toutes les maisons spécialisées se sont donné des activités annexes ([par exemple, Bunge\\* s'occupe de cotonnades, les frères Braunschvig. d'affaires immobilières](#)). Le mélange des spécialisations prend parfois un caractère inattendu ; c'est une grosse firme d'exportation d'agrumes, l'Exprima [Roger Witrand] qui la première se lança dans l'importation des voitures allemandes.

Et les Marocains ? Dans le commerce, les Marocains ont leurs fiefs traditionnels ; le thé, le sucre, la quincaillerie, les épices, les tissus. Géographiquement, ces fiefs s'appellent surtout rue de Strasbourg ou boulevard de Lorraine — de longues artères bordées de maisons grises avec, dans chacune, une boutique entièrement ouverte sur la rue et pleine de choses pendantes ou empilées, ou accrochées : cartons de savon, boîtes de conserves, sacs de farine, casseroles, moulins à café, tissus, épices, cages d'oiseaux, caisses et caissettes amoncelées. Tout cela vient et s'en va sur d'énormes plateaux de planches grossièrement assemblées, montés sur deux roues à gros pneus charnus et poussés à bras. Souvent, rangé le long du trottoir, et incliné à 45 degrés, ledit plateau sert de lit à un loqueteux décoloré plaqué dessus de tout son long et qui dort, ses coudes et sa misère au soleil, dans les cris, les appels, le roulement des

voitures, les coups d'avertisseur. À l'œil ingénu, rien ne sent moins l'opulence que ce quartier commerçant indigène, où une trentaine de grosses maisons font cependant plus de 500 à 600 millions de chiffre d'affaires par an (et quelques-unes, beaucoup plus). Le président de la Chambre de commerce marocaine s'appelle Hadj Abed Ben Lahcen Soussi<sup>o</sup> — un vieillard au masque de terre cuite sévère, hermétique et figé sous le turban blanc, encadré d'un collier neigeux de barbe courte.

Ville négociante avant tout, Casa est aussi une ville industrielle (qui consomme 47,79 % de l'énergie électrique produite au Maroc, dont 11,65 % seulement pour l'éclairage et les usages domestiques, soit 36,14 % pour ses seules activités économiques). L'industrie casablancaise comprend plusieurs très grosses affaires : la Société des Chaux et Ciments du Maroc, créée en 1913, qui occupe 650 ouvriers, détient pratiquement le monopole de la production marocaine, fabrique 420.000 tonnes par an (le pays en consomme d'ailleurs 800.000) et absorbe à elle seule 5,10 % de l'énergie électrique du Maroc ; la Compagnie Sucrière marocaine — la « Cosuma » — filiale des Raffineries de Saint-Louis, créée par Paul Guillemet en 1929, qui détient, elle, le quasi-monopole de la fabrication du sucre (une seule entreprise concurrente, toute petite) et dont les 2.000 ouvriers ont produit en 1952, 180.000 tonnes de sucre raffiné, ce qui représente un chiffre d'affaires de quelque 18 milliards ; la Société des Brasseries du Maroc, création de la banque Gaston-Dreyfus, qui date de 1920 [1919], possède dans le pays un monopole entier, sept usines, des filiales, et à Casa même une brasserie, deux malteries, une fabrique de glaces et une autre de boissons gazeuses. qui emploie 460 ouvriers et a produit, en 1952, 280.000 hectolitres — ce qui, en France, ferait d'elle la seconde brasserie métropolitaine (pour la glace, les Brasseries du Maroc représentent 55 % de la puissance installée, et alimentent 65 % du marché marocain) ; la Société **Bata marocaine** dont les 900 ouvriers fabriquent en 260 jours ouvrables beaucoup plus d'un million de paires de chaussures — soit plus de 4.000 paires par jour ; les **industries du bâtiment**, dont les effectifs actuels représentent quelque 40.000 personnes, réparties entre 200 entreprises, dont une cinquantaine d'« entreprises générales » de notable standing — par exemple au hasard : la C. I. T. R. A., filiale de Schneider, spécialisée dans les travaux portuaires, Schwartz-Hautmont, qui fait des boîtes métalliques pour les conserves [???], etc. ; dans l'industrie des corps gras, la S.I.H.A.M. (Société industrielle des Huiles au Maroc\*, **vieille affaire danoise**), les Huileries et Savonneries du Maroc, les Huileries marocaines, les Huileries Lesieur, la Société d'Exploitation de Produits Oléagineux (Philippart <sup>1</sup>) et la Société franco-marocaine d'Huileries et de Savonneries Édouard Gouin, qui totalisent entre elles, à Casa, cinq huileries, quatre raffineries et quatre savonneries importantes ou moyennes (plusieurs petites) ; des affaires de textiles : le Comptoir français du Maroc, la Société Foucherot<sup>o</sup> [° /oo], la Société de filature et de tissage marocaine (FILTIMA)... et des dizaines de dizaines d'autres, sans même parler des nombreuses petites entreprises marocaines qui se sont créées dans l'industrie du bois, de l'alimentation, des corps gras, des textiles, ou de l'entretien mécanique.

Au « Comité des Industriels », qui n'accepte en son sein que les entreprises représentant un certain minimum de consommation de force motrice, on compte actuellement quelque 300 adhérents. C'est beaucoup, et surtout beaucoup trop. **Industriellement, Casa est hypertrophiée.** On rejoint ici l'idée du « monstre » ; par rapport aux données normales de l'économie marocaine, Casa s'avère suréquipée en plusieurs secteurs. Tout un tas d'affaires s'y sont créées depuis la guerre qui maintenant y sont en trop. Exemple : dès le débarquement américain se créèrent une multitude d'entreprises de conserves ; tout un chacun s'y mit et, tant que durèrent les restrictions en France, prospéra rondement. Vint la fin de la pénurie ; les Français se rappelèrent

---

<sup>1</sup> Probablement Joseph (« Jo ») Philippart (1897-1971) : de la Grande huilerie bordelaise : [www.entreprises-coloniales.fr/afrique-occidentale/Qui\\_etes-vous\\_1924-Maroc.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/afrique-occidentale/Qui_etes-vous_1924-Maroc.pdf)

qu'on vit très bien sans conserves marocaines ; en rangs serrés, les conserveurs marocains déposèrent leur bilan (notez qu'il en reste encore à Casa... 54). La même histoire s'est jouée — se joue encore dans d'autres secteurs : l'après-guerre au Maroc, ce fut la ruée de l'or. **Les capitaux français fonçaient sur Casa par gros bataillons, éperonnés par deux peurs : le fisc et les Russes.** Le nombre des entreprises de bâtiment doubla ; celui des négociants en bois passa de 11 à 47, celui des marchands de fer de 8 à 52 ; avant guerre, on comptait à Casa une centaine de maisons de céréales ; depuis, il y en a eu 200. Il en reste 160. Quand le lait sur le feu gonfle trop, il se sauve. Casa en est là dans bien des secteurs.

C'est particulièrement frappant dans l'industrie des corps gras, où vers la fin de la guerre de nouvelles usines se montèrent — grâce à des appuis politiques, soulignent les concurrents, rageurs. Résultat : il y a maintenant à Casa 5 huileries représentant une capacité de trituration de 110.000 tonnes, et 4 raffineries, représentant une capacité de production de 50.000 tonnes — quand les besoins ne dépassent pas 25.000. D'où quelques soucis au « Comité des Industriels » que préside M. Sahuc, directeur général de la COSUMA — un petit homme simple et direct, avec un petit accent rond, rebondissant, et du sens social.

Le sens social du grand patronat de Casablanca ne paraît pas exagérément développé dans l'ensemble. Mais on compte quelques belles réalisations, comme **la cité ouvrière musulmane de la COSUMA, jadis fondée par M. Guillemet, qui abrite 450 familles, et possède école coranique et mosquée (à ses ouvriers les plus méritants, la COSUMA offre le voyage de La Mecque,** et dès le niveau de la petite maîtrise, des cours d'arabe y sont obligatoires pour les Français, et des cours de français pour les Arabes). La Société des Chaux et Ciments a, elle aussi, sa cité marocaine abritant 240 familles avec hammam et **école coranique.** Et M. Édouard Gouin, vice-président du Comité des Industriels, vante avec fierté les 300 logements construits (avec l'aide de la France) dans le quartier des Roches Noires, les 574 autres qui sont prévus ailleurs et les 300 appartements bon marché édifiés sans but lucratif pour de jeunes ménages européens. Bilan qui n'est pas écrasant si l'on songe que Casa compte officiellement 682.328 habitants (134.630 Européens, 472.915 musulmans, **74.783 Israélites marocains**) et, en réalité, bien davantage, les opérations du dernier recensement ayant été conduites avec beaucoup de fantaisie, semble-t-il.

Sur le plan économique, les Français d'ici ont à l'égard de la métropole le complexe du petit brimé. Ils ne se trouvent pas du tout favorisés, mais très méritants — ce qui est vrai — et maltraités — ce qui, pour un Français de la métropole, est énorme. Par quoi ? Par les détaxes à l'exportation consenties en France. Ils en rêvent, de ces détaxes !

Ils paient le manœuvre-balai 47 francs de l'heure, l'ouvrier spécialisé pouvant atteindre 12.000 à 15.000 francs ; ils ont pour tout impôt de poids un « supplément exceptionnel et temporaire à la patente » qui à la vérité dure déjà depuis dix ans — mais ne leur prend jamais que 1 % des bénéfiques ; leurs charges sociales obligatoires se réduisent à une cotisation de 5 % sur les salaires et 4 % pour les congés payés (les gens bien y ajoutent 6,5 % destinés à une Caisse de retraite, mais pas pour la main-d'œuvre arabe) ; et quand ils se réunissent au « Comité des Industriels » — un minuscule local pauvre auquel on accède par une entrée de marbre gris noir très caveau de bonne famille — ils se demandent très sérieusement s'ils vont pouvoir tenir le coup devant les prix de la métropole... Pour qui a l'épiderme métropolitain, cela fait sauter.

Naturellement, ils ont leurs arguments ; ils disent que la main-d'œuvre indigène est pour rien, c'est vrai, mais ne vaut pas plus (théorie contestée par certains, par exemple M. Pierre Marée, qui dirige depuis trente ans la Société des Chaux et Ciments du Maroc, et juge la main-d'œuvre marocaine très bonne, dès l'instant où elle est convenablement encadrée) ; que les cadres français coûtent beaucoup plus cher qu'en France, ne serait-ce que parce qu'il faut les y renvoyer en vacances avec leurs familles — et entre temps, les loger ici ; que le courant électrique et le charbon sont eux aussi plus

chers, etc. Au total, les gens de la meilleure foi estiment que leurs prix de revient peuvent, au mieux, s'avérer légèrement inférieurs à ceux de la France (sauf dans la construction où, à en croire M. Léon Dubois, président de la Chambre syndicale des Entrepreneurs, l'écart serait de 20 %). Le ciment coûte en France 4.500 francs, ici, 6.400 francs (en fait, il se vend plus cher, à cause de certaines taxes intégrées dans les prix). Mais quoi qu'il en soit du prix de revient, il semble bien, à l'œil ingénu, que l'homme d'affaires casablançais ne conçoit pas sans difficulté l'idée de comprimer ses bénéfices : l'orge se vend ici au même prix qu'à Londres et, sauf erreur, les exportateurs d'oranges ont quasiment perdu le marché allemand, faute d'avoir su, pour le garder, faire les sacrifices nécessaires. Le Français du Maroc voit grand. Il n'est pas « gagnepetit ».

C'est vrai tant pour les « vieux Marocains » que pour les « jeunes ». Car à Casa, il y a les « vieux Marocains » — et les autres (bien entendu, la distinction entre Vieux Maroc et Jeune Maroc ne repose pas essentiellement sur l'âge, mais sur la date d'implantation dans le pays. Les vieux Marocains sont venus quand le Maroc était encore plus ou moins une aventure ; les jeunes Marocains, quand il fut devenu un abri. Entre les deux, il y a un monde (mental, naturellement). Les vieux Marocains sont très conscients d'avoir fait le Maroc et pensent assez généralement que les jeunes ne sont pas bons à grand-chose, sinon à souhaiter l'intervention des pouvoirs publics dans leurs affaires, pour conférer à celles-ci plus de commodité. Ils sont très laborieux et résolument anti-dirigistes. Quand on s'aventure à parler devant lui d'une simple réglementation de consignation, M. Faivre, directeur général des Brasseries du Maroc, bondit. Et M. Pierre Mas, le banquier, déclare tout crûment qu'il ne veut plus recruter de collaborateurs en France — parce qu'on n'y a pas, dit-il, la même notion que lui du travail. Les « jeunes Marocains », eux, trouvent que les vieux ont tendance à se prendre pour le nombril du monde, tout en manifestant un esprit économique, technique et social un peu stagnant (dans telle entreprise minière vedette, l'idée de mécaniser des transports faits par couffins suscite encore des remous de doctrine). En outre, les jeunes Marocains estiment que les Vieux ne leur simplifient pas l'existence, et se serrent farouchement les coudes entre eux pour leur barrer la route. Le jeune Maroc pense qu'il est difficile de « faire son trou », à cause du vieux ; le vieux pense que le jeune est intolérable, qui ne sait rien des choses d'ici et tranche de tout. Au total : méfiance active sur toute la ligne. D'ailleurs, d'une façon plus générale, la concurrence est féroce. Ceci valant déjà pour le « vieux Maroc », mais plus encore pour cette foule de gens qui affluèrent sur Casa depuis la guerre, et dont l'impératif catégorique s'appelle : faire des affaires — sans même savoir ce qu'ils vendront, comment, à qui, ni comment financer l'opération.

Comment ils vivent ? Ils travaillent beaucoup — au bureau le matin dès 8 heures — et parfois le samedi après-midi. Ils vont à Rabat, à Paris, dans le bled, pour affaires. Le soir, ils bridgent beaucoup (Rabat danse, Casa bridge). Ils se baignent, sinon à la piscine municipale qui est la deuxième du monde, du moins à la petite plage aménagée du Sun-Beach. En week-end, ils font facilement 1.500 kilomètres : l'essence est à 24 francs, la route belle et chacun a sa voiture, évidemment, très généralement achetée à crédit, d'ailleurs, car le Casablançais vit volontiers au-dessus de ses moyens, un certain désir d'éblouir le prochain constituant pour lui le fond du problème, et le seul moyen d'éblouir le prochain à Casa consiste à montrer qu'on a de l'argent.

« Le mariage de ma sœur a coûté plus d'un million », dit avec satisfaction une jeune fille en vue. Mais dans les dîners, on ne parle jamais qu'affaires. Une conversation à Casa ? « Je ne suis pas vendeur... » — « On traite avec 12 millions... » — « Boniface m'a dit... ». C'est tout juste si les augmentations de capital ne se chiffrent pas sur la nappe. À la vérité, on parle aussi politique, et depuis six mois le sujet Mauriac s'avère inextinguible. « Qu'il vienne donc ! On lui réglera son compte dès l'aérodrome ! — Comment, dès l'aérodrome ! Il n'aurait pas le temps de descendre d'avion ! » Tant y a qu'entre Mauriac, les licences d'importation et le cours de l'orge, les femmes de

Casablanca s'ennuie à mort. C'est parfois ennuyeux pour leurs maris. Il y a trois clubs : l'Automobile-Club, où l'on bridge dans une lumière de salle d'attente, entre des panneaux de mosaïques figuratives marron et vert foncé style 1920 ; le Rotary, bastion très influent du vieux Maroc économique, et un petit Lion's Club qui s'est créé pour lui faire la nique, c'est-à-dire créer une zone mondaine d'influence en faveur du « jeune Maroc ». Les quatre « events » de l'année sont le thé et la garden-party de Mme Guillaume, femme du résident, la garden-party de Mme Boniface, femme du chef de la Région civile, et le bal de l'Escadre, en juin. Compter sur les listes d'invitation de la Région civile est enviable, sur celles de la Résidence, encore plus ; l'idéal consistant évidemment à figurer sur les deux, quitte à mendier par amis interposés ce précieux privilège.

Car, sous ce rapport, et malgré ses 600.000 habitants, Casa fait très petite ville : l'administration y compte beaucoup, qui délivre les licences, presque autant que les banques, qui consentent les crédits...

La banque la plus puissante de Casa est d'ailleurs celle qui, bancairement parlant, y tient le moins de place : à savoir celle de Paris et des Pays-Bas [BPPB]. À Casa comme dans tout le Maroc et dans la Banque d'État, la Banque de Paris est dans tout. ou presque — dans l'Énergie électrique, la Régie des Tabacs, les chemins de fer et le reste. Elle vient encore d'augmenter son royaume en acquérant, au sein d'un groupe où participent aussi la Banque d'Indochine et Suez, une prépondérance dans les affaires Épinat, centrées autour de l'O.N.A. — l'Omnium Nord-Africain.

« Vous croyez que Casablanca a une âme ? a demandé un jour Mme Guillaume au général Duval, commandant les troupes au Maroc. — L'âme de Casa ? c'est l'intérêt », répondit sans hésitation ce militaire. Il n'avait sûrement pas tort.

#### Légendes

LE BUILDING « LIBERTÉ », situé sur la hauteur de Mers-Sultan, domine la ville de ses 78 mètres. Il représente une masse de 13.000 tonnes et comprend trente bureaux, installés au premier étage, six appartements par étage, sept ascenseurs et trois réservoirs d'eau potable d'une capacité totale de 125 mètres cubes, desservis par deux groupes électro-pompe. Devant le « Liberté », M. L. Morandi, son architecte. Casa compte plusieurs gratte-ciel. Les deux plus élevés sont le « Libertés » et l'immeuble de la B.N.C.I., qui a dix-sept étages.

GUSTAVE GRAVIER (à gauche) dirige depuis vingt-sept ans, c'est-à-dire pratiquement depuis sa création, la Société de l'Énergie électrique du Maroc qui a produit en 1952, 722 millions 120.000 kilowattheure, et qui compte dans le pays treize centrales. Casa consomme à elle seule près de la moitié de l'énergie distribuée dans tout le Maroc.

DOYEN DE LA CHAMBRE DE COMMERCE — il est au Maroc depuis 1913 — Georges Garcin est président de l'Association des Exportateurs-Importateurs, qui commercialise annuellement pour 30 milliards de céréales. Il s'inquiète du déséquilibre entre la production des denrées panifiables, qui reste étale, et l'industrialisation.

PIERRE MARÉE est depuis 1923 le directeur général de la Société des Chaux et Ciments du Maroc, dont la production s'est chiffrée en 1952 par 420.000 tonnes. M. Marée, qui dirige aussi l'ensemble des filiales Lafarge en Afrique du Nord, est vice-président du Comité des Industriels. Il a une réputation de pionnier simple et courageux.

PIERRE MAS, dont la banque fut fondée bien avant le Protectorat, par son père, s'est toujours particulièrement intéressé aux affaires immobilières. Avant la guerre, il avait

créé une chaîne de journaux. dont « la Vigie », le grand quotidien du soir est la plus belle réussite. « Le Petit Marocain » est maintenant dirigé par son fils Yves.

MARIO COVO est le directeur au Maroc de la très puissante Compagnie Continentale qui fait le négoce des produits du sol, et particulièrement des céréales, avec spécialisation dans les semences. Il a créé une Centrale Laitière qui rayonne dans tout le Maroc et dont l'usine de pasteurisation installée à Casablanca traite 40.000 litres de lait par jour.

ROGER WITRAND est à la tête d'une affaire d'exportation d'agrumes, l'EXPRIMA, qui en vend de 10.000 à 15.000 tonnes par an. L'exportation des agrumes représente une des principales activités de Casablanca, qui compte huit ou neuf maisons spécialisées exportant de gros tonnages (en majorité espagnoles) et six ou sept petites. La moitié des producteurs exportent d'ailleurs eux-mêmes ou par l'intermédiaire de coopératives.

PIERRE SAHUC, président du Comité des Industriels, dirige la COSUMA, la Compagnie sucrière marocaine, qui fabrique 180.000 tonnes de pains de sucre raffiné par an (les Marocains ne veulent pas de sucre en morceaux). La COSUMA possède une cité ouvrière marocaine abritant environ 450 familles construite dans le style indigène, avec école coranique et mosquée ; elle offre le voyage de La Mecque aux ouvriers les plus méritants.

LÉON DUBOIS [Cie française d'entreprise-CFE\*], président de la Chambre Syndicale des Entrepreneurs, règne sur un domaine prospère. En mars, il s'est investi plus de 2 milliards dans la construction. D'ailleurs, le nombre des entrepreneurs installés à Casa a doublé depuis 1948. M Dubois est l'animateur d'un Comité interprofessionnel du logement qui, avec l'appui du Protectorat, a lancé un programme de 435 logements construits sans objectif lucratif.

ÉDOUARD GOÛIN [ép. Noëlie Cyprien-Fabre](à droite), vice-président du Comité des Industriels, président de la Fédération des Chambres syndicales des industries des corps gras au Maroc, membre de la Commission municipale de Casa, vice-président des Conseillers du commerce extérieur de la France, est à la tête de la Compagnie franco-marocaine d'Huileries et de Savonneries Édouard Gouin, spécialisée en savonnerie, qu'il a fondée en 1934. On le voit ici avec un de ses fils.

HONORÉ MARRIL [° / ], qui présida de longues années la Chambre de Commerce, vient d'être élu président d'honneur. Au Maroc, les présidents et vice-présidents des Chambres de Commerce sont membres du Conseil du gouvernement et exercent ainsi une influence sur la vie du pays. M. Marril est assureur. On le voit ici avec sa femme. [La concession de l'Oued-Dekri (2 000 hectares), dans la région de Constantine, attribuée à MM. Joly de Brésillon, Héraud et Marill par un décret du 16 décembre 1854, ne fut pas plus heureuse (HCF, L'Algérie)].

PHILIPPE BONIFACE est depuis sept ans chef de la région civile de Casablanca, c'est-à-dire, à peu près, préfet régional, avec beaucoup de pouvoirs. Il préside même les réunions de la Chambre de Commerce, dont il arrête les décisions. C'est un petit homme très vif, d'une vitalité rebondissante, simple et direct, avec de l'autorité [remplacé par Fauquenot].

ÉMILE EYRAUD dirige « La Vigie », le grand quotidien du soir de Casa [voir article *Esprit*, fév. 1953, sur la presse marocaine\*, qui le présente comme un homme de paille de Mas]. Jadis président du Parti radical à Rabat, maintenant président des députés du

troisième collègue (ceux qui ne sont ni de l'Agriculture, ni de l'Industrie), M. Émile Eyraud milite assidûment en faveur de la réforme municipale. On lui prête le rêve de devenir maire de Casa, quand il y aura un maire. En attendant, sa photo paraît plusieurs fois par semaine dans les journaux [Fondateur en 1953 de Présence frse\*, assassiné le 30 juin 1954].

PAUL GUILLEMET, qui vit depuis cinquante ans au Maroc, le connaît à fond et l'aime autant qu'il le connaît. C'est un apôtre fervent de l'amitié franco-marocaine. Lyautey lui disait : « Pour moi, vous êtes le Maroc civil. » Il a dirigé vingt ans la Compagnie Marocaine, fondé la Compagnie sucrière marocaine, présidé Auto-Hall [filiale de la Banque Mas, selon Ayache] et la Chambre d'Agriculture. Le voici dans la maison de son pupille berbère, à Aïn-Chok

TROISIÈME PORT FRANÇAIS, et « poumon » économique du Maroc, Casablanca est la deuxième ville du monde pour l'activité du bâtiment. Pendant le seul mois de mars dernier, les capitaux investis dans la construction ont atteint 2 milliards 400 millions, pour 183.772 mètres carrés de « surface planchers ». On voit partout et de plus en plus, plantés au milieu de vieilles bâtisses minables, des villas ultramodernes et des immeubles de quinze ou seize étages.